

Lecture analytique 3 : entretien d'un philosophe avec La Maréchale de ***

Question : est-ce une causerie galante ou un débat philosophique ?

I) Une causerie plaisante et naturelle

1) les circonstances de l'entretien :

- La conversation se caractérise par son immédiateté, son caractère improvisé, fortuit.

C'est le cas ici : Diderot souhaitait rencontrer le Maréchal mais, ce dernier absent, il va présenter ses hommages à son épouse.

- La première réplique de la Maréchale « *n'êtes-vous pas Monsieur Diderot ?* » prouve qu'elle ne le connaissait pas et qu'il s'agit d'une première rencontre inattendue.
- Le cadre spatio-temporel : l'entretien se situe le matin alors que la Maréchale est à sa toilette. On peut supposer qu'elle reçoit Diderot dans son antichambre ou son boudoir. Il s'agit d'un lieu intime et féminin qui va induire une certaine familiarité entre les deux devisants alors même qu'ils ne se connaissaient pas.
- L'ellipse de l'entrée en matière : rapidité de la succession des actions « *Elle était à sa toilette. On m'approche un fauteuil ; je m'assieds et nous causons* » => impression d'enchaînement naturel, simplicité de l'accueil sans mondanité.

2) Une causerie galante

- Le verbe « *causons* » indique le type de conversation, sur le mode de l'intimité et de la simplicité.
- Le préambule crée l'attente d'une causerie légère, sur des sujets de frivolités mondaines, une sorte de jeu de séduction.
 - ✓ Le portrait que Diderot brosse de la Maréchale montre qu'il n'est pas insensible à son charme mais n'a aucune illusion sur ses qualités intellectuelles.

Il insiste sur la séduction de la jeune femme : lexique de la beauté et de la douceur « *charmante* », « *belle* », « *ange* », « *douceur* ». Une seule notation sur son caractère, « *la naïveté de son discours* » qui correspond d'ailleurs à son physique. Dans la parenthèse, Diderot donnera un exemple de cette candeur et du jugement bien limité de la maréchale qui assimile abusivement athée et criminel. Cette insistance campe d'emblée la Maréchale comme une interlocutrice sans grande consistance face au philosophe et laisse présager des sujets de conversation assez frivoles ou convenus sur la religion puisque sa dévotion est d'emblée soulignée.

- ✓ L'attitude et le discours de la Maréchale confirme cette impression.

Sa coquetterie se marque dans le fait qu'elle autorise par curiosité pour cet inconnu de lui donner le spectacle de sa toilette. On peut penser qu'elle veut jouer avec lui un jeu de séduction car elle connaît visiblement la réputation de libertin de Diderot : « *c'est donc vous qui ne croyez à rien* », libertinage aussi bien amoureux qu'intellectuel et elle crée une mise en scène qui n'est pas dénuée de perversité. A la fin de l'extrait, elle avoue certaines frustrations qu'elle s'impose au nom de la religion : « *il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverais pas* » qui suggèrent sous le terme apparemment anodins de « *douceurs* » la satisfaction de plaisirs sensuels. Diderot se prête d'ailleurs au jeu : lorsque la maréchale avoue « *prêter à Dieu à la petite semaine* », Diderot, en galant homme, tempère la sévérité de cette auto-critique en répliquant « *vous l'imaginez* ».

⇒ Apparence de légèreté et de frivolité, jeu de séduction. En fait, il s'agit d'un leurre offert au lecteur destiné à capturer son attention.

II) Du dialogue polémique au dialogue didactique

Le fonctionnement du dialogue révèle un duel, certes à l'avantage de Diderot, mais plus subtile que le préambule ne le laisse attendre.

1) L'opposition entre la dévote et l'athée

La Maréchale qui est chez elle a l'initiative du dialogue. Elle cherche à satisfaire sa curiosité vis à vis d'un homme qui lui est « étranger » au sens étymologique du terme. Elle mène une sorte de questionnaire-enquête auprès de Diderot à partir de ses a priori, de la réputation qui le précède, d'où ses nombreuses questions. Elle initie le dialogue par une question très ouvertement polémique : « *c'est donc vous qui ne croyez à rien ?* » et cherche à pointer les contradictions de l'attitude de Diderot « *Cependant votre morale est celle d'un croyant* ». Son questionnement révèle sa candeur : les exclamatives doublées d'interrogatives « *Quoi ! Vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ?* » ; « *Mais quoi ! Vous ne volez point ?* » expriment sa surprise qu'un athée ne soit pas dénué de sens moral.

Questionné, Diderot n'en reste pas moins en sous-main le meneur de jeu du dialogue. Dans un premier temps, ses réponses sont précises et concises. Il ne se dérobe pas aux investigations de la Maréchale : « *oui, madame* » ; « *c'est moi-même* ». Il a l'habileté de répondre aux questions de son interlocutrice par une autre question qui la met en difficulté « *Pourquoi non, quand on est honnête homme ?* » qui met au jour les implicites erronés de la Maréchale : la morale est une partie de la religion. A son tour, il montre une naïveté feinte « *est-ce qu'on croit, parce qu'il y a quelque chose à gagner ?* » qui met en difficulté la Maréchale « *je ne sais* ». A la fin du dialogue, on observe un changement des rôles : c'est Diderot qui pose les questions (« *pourquoi donc ?* » ; « *vous l'imaginez* ») et amène la Maréchale à préciser et approfondir sa pensée.

2) Le recours à la figure de l'Ingénue : le jeu avec le lecteur

Diderot joue habilement avec son lecteur. D'abord, dans le préambule il s'amuse à susciter chez lui une certaine frustration. Après avoir insisté sur la beauté de la Maréchale, la phrase, courte et explicite : « *elle était à sa toilette* » crée l'attente d'une description érotisée qui est déçue. Diderot enchaîne malicieusement par une narration factuelle très neutre « *on m'approche un fauteuil...* ». Plus de doute pour le lecteur : l'entretien annoncé sera plus sérieux qu'il n'y paraît.

Immédiatement après, il crée, par l'intermédiaire de la parenthèse qui fonctionne comme un discours interne du narrateur à l'intérieur de son récit adressé au lecteur, une certaine complicité avec son lui qu'il feint de supposer moins naïf que la Maréchale, impliquant qu'il ne partage pas son préjugé sur les athées. La périphrase « *celui qui nie la saine trinité* » désigne de manière humoristique une personne non croyante et l'assimilation candide à un criminel méritant la corde est présentée comme une exagération qui permette un décodage plus subtil par le lecteur.

Dans le dialogue, nous retrouvons le même procédé : l'excès des méfaits imputés au philosophe (voler, tuer, piller), l'usage à deux reprises des exclamatives (« *Quoi !* ») souligne la grande naïveté de la Maréchale. Cette exagération qui fait sourire est à interpréter comme un clin d'œil au lecteur, supposé plus nuancé et subtil que la jeune femme.

⇒ La Maréchale apparaît comme la figure du personnage « candide », sorte d'élève instruite par le maître Diderot et le lecteur se situerait quelque part entre elle et le philosophe (cf les personnages de l'Ingénu ou de Candide chez Voltaire), valorisé d'être plus subtil qu'elle et bien disposé à s'intéresser aux thèses diderotiennes. Le dialogue prend par là une dimension didactique : à travers l'enseignement de la Maréchale, c'est le lecteur qui est instruit.

III) Un entretien philosophique : la profession de foi d'un libertin

1) Les idées religieuses de Diderot

Il établit fermement dès le début du dialogue la distinction entre morale et religion : la morale n'est pas l'apanage de la religion. Dès la ligne 19, il substitue au terme « *croyant* » celui d'« *honnête homme* » qui se rattache à l'idéal du XVIII^e siècle. L'expression désigne au XVIII^e siècle un homme sociable, qui met sa raison au service de hautes exigences morales. En se réclamant d'un tel idéal, Diderot montre qu'il n'est pas un esprit réfractaire qui cherche à faire table rase des traditions mais qu'il respecte les bonnes mœurs. De plus, il montre mesure et modestie lorsqu'il évoque sa pratique : « *de mon mieux* » suggère qu'il ne prétend pas être parfait mais qu'il s'efforce d'être fidèle à son idéal. Ce n'est pas parce qu'il est un libertin qu'il ne respecte aucune valeur et c'est avec solennité qu'il prononce le mot « *honneur* » qui l'engage pleinement.

2) La dénonciation du pari pascalien à travers la position de la Maréchale

La position de la Maréchale apparaît au départ, nous l'avons vu, naïve et caricaturale. La morale semble se limiter pour elle aux tables de la loi qui proscrivent les crimes les plus graves : « *vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point* » et Diderot par son ironie « *très rarement* » a beau jeu de feindre entrer dans sa conception (puisqu'il est libertin, il peut transgresser les dix commandements) pour détruire subtilement son argument.

Mais le dialogue rebondit sur un argument plus solide qui renvoie implicitement au pari pascalien. L'argument de Pascal exprimé dans sa *Pensée* n° 418 mêle rhétorique apologétique, logique et probabilités, qu'il a étudiées notamment dans le jeu de la roulette, et oppose le caractère fini des plaisirs de la vie humaine à l'infinité de l'amour de Dieu : « *Il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte et ce que vous jouez est fini. Il n'y a point à balancer, il faut tout donner* » et, plus loin, « *Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable, etc. À la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices, mais n'en aurez-vous point d'autres ?* ».

« *Que gagnez-vous donc à ne pas croire ?* ». La question est ici subtile : elle suggère non seulement pour la Maréchale que l'athéisme ne peut être gratuit mais aussi que la foi n'est pas désintéressée. Diderot formule d'ailleurs immédiatement l'implicite de la question : « *est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ?* ». La Maréchale avoue à demi-mot que la pratique religieuse est avant tout une manière de gagner sa place au paradis : pour elle, l'intérêt est double, il s'agit de faire le bien pendant la durée de sa vie terrestre (« *la raison ne gêne rien aux affaires de monde* ») et de se garantir une vie éternelle au-delà de la mort (« *ni de l'autre* »). Diderot d'une féroce litote (« *j'en suis un peu fâché* ») doublée de commisération pour les faiblesses humaines (« *notre pauvre espèce humaine* ») ruine l'argument de la Maréchale en soulignant l'absence de véritable exigence morale.

La Maréchale lance une dernière contre-attaque qui va en fait consacrer sa défaite, en accusant Diderot d'inconséquence. Elle raisonne à partir de son cas personnel : si elle n'avait pas l'espoir du paradis et la crainte de l'enfer et ne croyait pas à l'au-delà, elle commettrait davantage de péchés. Une telle réplique donne à lire toute une argumentation implicite : la religion fonde son pouvoir sur la faiblesse humaine, sur des sentiments d'espoir ou de crainte, et non sur du rationnel. Elle engendre bien des frustrations en bridant les plaisirs (« *bien des petites douceurs dont je ne me priverais pas* »), ce qui rejoint les idées exprimées dans *Le Supplément au voyage de Bougainville*. La chute de la réplique par son vocabulaire presque trivial, la métaphore de Dieu rabaisé à un vil usurier résonne comme un blasphème : « *j'avoue que je prête à dieu à la petite semaine* ». C'est plus en donnant la parole à son adversaire qu'en exprimant lui-même ses idées que Diderot fait passer ses idées matérialistes !